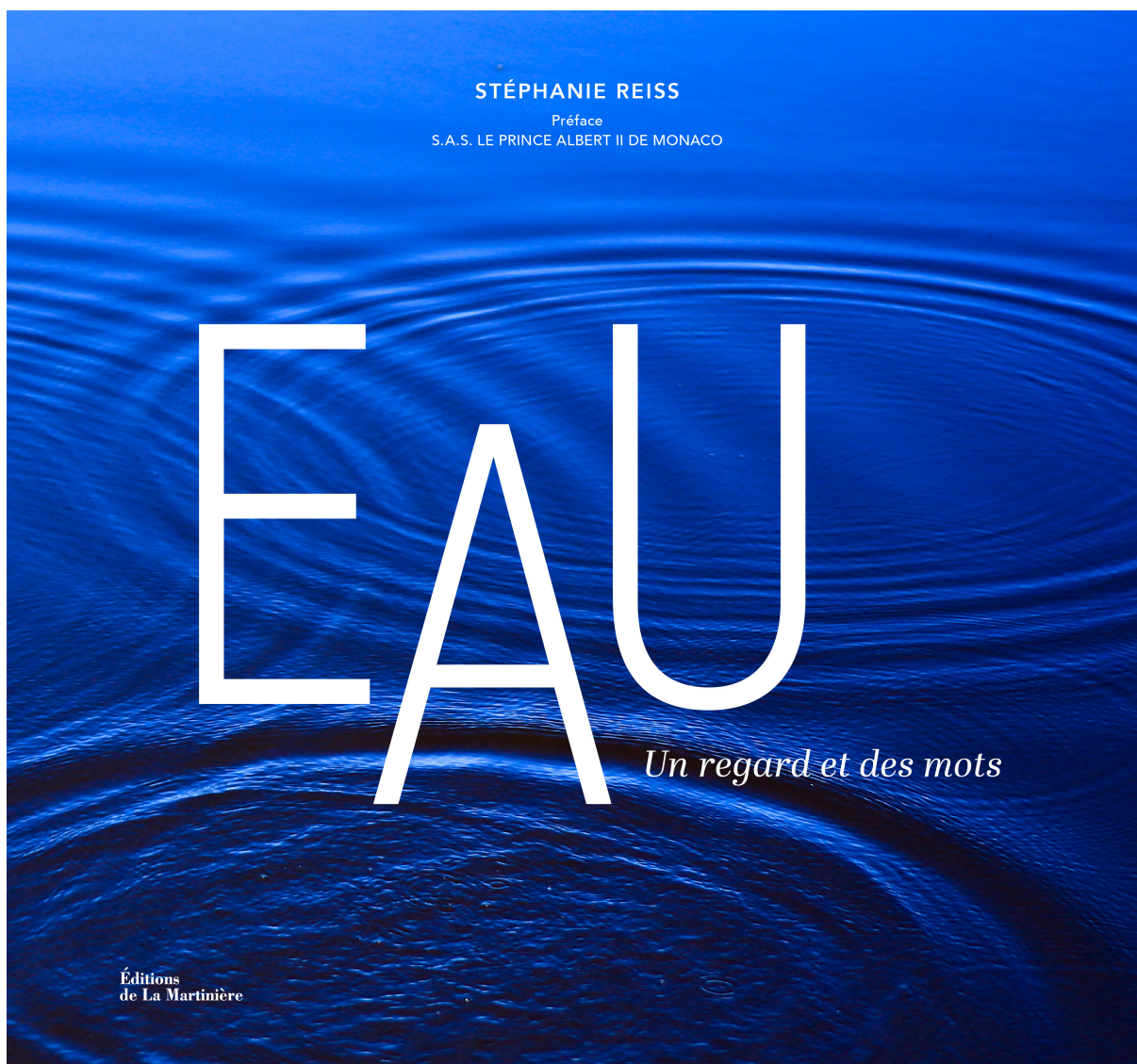


L'EAU MULTIPLE, ENTRE ART ET SCIENCE

STÉPHANIE REISS



L'eau, encore et toujours, à jamais indispensable. De la molécule à l'océan, en passant par les nuages et les petits ruisseaux, du plus profond de nos cellules aux gouttes voyageuses, H₂O notre compagne de vie ne cesse de nous intriguer. Elle émerveille mon regard de photographe et questionne ma curiosité de scientifique.

L'art et la science ouvrent un dialogue où le respect de notre environnement, l'éducation au beau et aux mystères de ce qui est, y participent.

Je peins avec les yeux, mon atelier d'artiste est vaste, il est tout dehors. Je transforme et organise les éléments en considérant toujours la photo sous l'angle du détail et d'un visible au-delà du visible.

Chaque image révèle son potentiel local, sa force infime dévoilant un infini peu perceptible de prime abord ; un poème visuel se déroule, une pensée esthétique émerge. Chaque photographie voisine avec le mystère, honore notre capacité d'émerveillement, déniche le sublime dans les interstices du réel.

Je m'imprègne de cette eau vibrante, m'approche au plus près et restitue dans chacune de mes photos la résonnance particulière de cette expérience. Etre en éveil constant, atteindre un état affûté où se confondent l'insaisissable et le rêve pour accueillir le murmure d'une eau. Mon regard en accueil reçoit une part de beauté, une offrande que je n'ai d'autre choix de partager.

Ce qui est intéressant c'est la position du spectateur par rapport à la réalité ; c'est le regard qui modifie la réalité. C'est ce que la physique quantique découvre, il n'y a pas de stabilité dans le regard. La photographie permet une augmentation du réel et offre un prolongement dont le plaisir sensible et cérébral n'est nullement exclu. Le vif y réside et défie l'inerte; un sens nouveau y circule, propose une poétique de l'inépuisable et incite à un recommencement de ce que nous connaissions. Malgré le mutisme qu'elle réclame pour s'accomplir, la photographie se parle, s'écoute. Comme une harmonie captée par le regard. Elle se mue alors en évidence qui secrète ses mystères, ses silences utiles. Il y a de l'invisible à l'œuvre dans le visible.

L'eau oscille, la lumière vibre et les deux se concertent pour développer un phrasé inédit et désormais reconnaissable. Une invitation à une méditation heureuse, à une réconciliation de l'Homme avec lui-même puisque la Nature est en lui. Le réel est une matrice nourricière de notre imaginaire. Et de là, se lève un propos esthétique qui vise à une intemporalité. Le hors-temps se faufile alors entre les aiguilles de la montre. Se saisir de l'éphémère et en extraire quelque chose qui demeure. C'est la grâce d'une méditation de l'instant où le rêve ramifie la raison et accentue l'émotion. Comme pour réaffirmer la présence d'un secret qui n'est pas derrière les apparences mais bien mystérieusement lié à elles. Par ce voyage immobile, nous scellons quelque chose pour entrer dans la grande rythmique universelle. La pulsation du monde nous emplit d'un élan sacré au cœur. Sans doute un souffle vital.

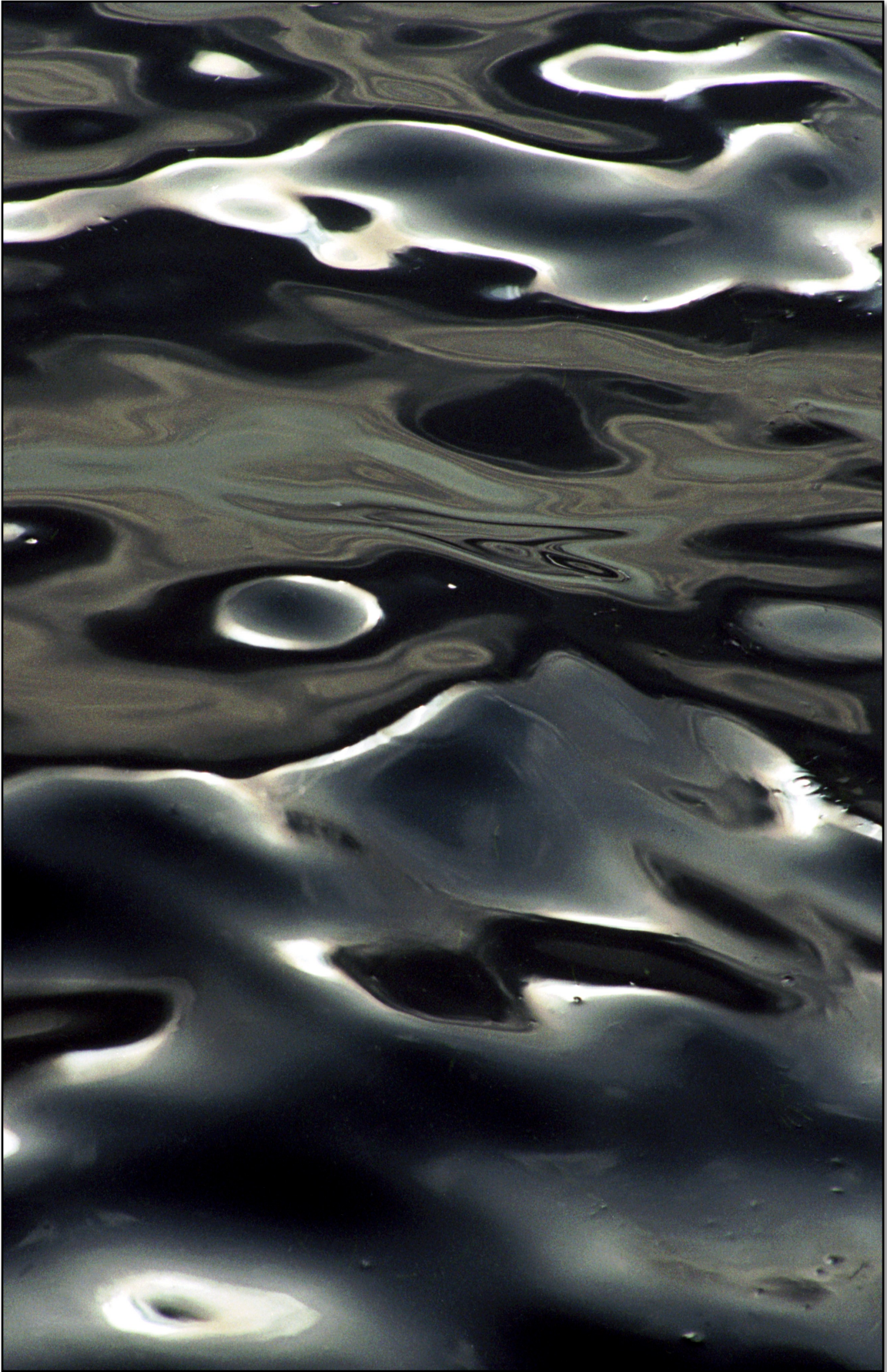
L'eau devient lumière, petit travail humble d'une petite **alchimiste** où la transmutation de l'élément eau euphorise la volupté, confère un éclat qui nous invite à la plénitude. La création vient de plus loin que soi en offrant un trait d'union avec l'univers et éblouit en profondeur. Alchimie douce qui poétise le réel ; pointent alors un soupçon d'éternité, une évidence sans vérité figée, peut-être même le souffle de l'enfance.

Contempler, s'émerveiller est une façon de percevoir le monde tout en s'éveillant à d'autres réalités. Il s'agit moins de modifier la réalité que de la ré-enchanter. Notre Nature nous fournit une envie supplémentaire de savoir accueillir et lire le beau. Il y a des merveilles tout autour de nous, de la douceur, de l'éclat. L'émerveillement donne une dimension insaisissable et éminemment vivante du monde.

L'éloge de la magie du presque rien ouvre une porte sur l'éducation, amplifie l'importance du rôle de l'émotion dans la connaissance ; raisonner et ressentir. L'art et la science ont à conjuguer leurs points de vue. Voir autrement, adopter d'autres perspectives, titiller, aiguïser la curiosité et donc l'envie. Donner envie, avoir envie. L'enthousiasme de s'apercevoir tout doucement ou dans une fulgurance que ce n'est pas l'inattendu qui crée la surprise mais le fait que les choses soient ce qu'elles sont. Imperceptiblement, on passe de l'étonnement à l'émerveillement, c'est-à-dire à l'action de grâce pour la Vie.

La nature de l'eau porte ses mystères que la science éclaire petit à petit. Il est parfois délicat d'épouser ces nouveaux paradigmes et pourtant l'esprit scientifique, celui qui questionne le « pourquoi ? » et le « pourquoi pas ? » dévoile la puissance de l'eau. Et si les enfants apprenaient à questionner le monde par ces deux pourquoi, et si leurs regards devenaient plus amples ?

Voir autrement et ainsi penser autrement en intégrant divers aspects du réel. Est-ce une question de cadrage de la photographie célébrant l'eau ? Oui, et plus encore. Aller au-delà de l'horizon donné pour découvrir qu'il y en a une multitude ; tout comme l'eau annonce ses couleurs, ses matières et ses enjeux d'ores et déjà présents dans une variété inépuisable. Nous sommes dépendants d'elle : elle fait germer, nourrit, abreuve, lave, dissout, apaise, nous constitue, nous fait vivre. Protéger l'environnement, prendre soin et respecter l'eau est une nécessité vitale. Et protéger se fait aussi avec le cœur battant. Plus nous aimons, plus notre conscience ouvre ses portes, plus la conscience de la beauté du vivant nous guidera à mieux protéger.



Empruntant les mots de François Cheng, entre « l'esprit qui raisonne et le cœur qui résonne », voici l'eau multiple. Cette eau multiple entre art et science à laquelle le peintre Jean-Paul Agosti offre ses mots en écho à mes photographies publiées dans le beau-livre « Eau, un regard et des mots » publié aux Éditions de La Martinière et préfacé par S.A.S. le Prince Albert II de Monaco : *« Il fut un temps où les poètes, les artistes et les savants avaient une approche identique du mystère et de l'énigme de la nature. Léonard fut un grand précurseur par sa pensée sans distinction, mêlant esthétique descriptive et connaissance poétique. Dans cette lignée, Humboldt, Goethe et de nombreux naturalistes ont joint science et art dans la galaxie du savoir. Jean-Jacques Rousseau dans son île Saint-Pierre en est aussi un exemple parmi tant d'autres : « Je sens des extases, des ravissements inexprimables à me fondre pour ainsi dire dans le système des êtres, à m'identifier avec la nature entière ».*

Pour une grande part, notre époque a oublié cette sublime période où les plus belles œuvres d'art étaient aussi de grandes approches de connaissances scientifiques. Malgré cela, quelques « résistants » subsistent aux forces contraires de notre temps et des murs étanches entre les disciplines. Comme le pense le sculpteur Jean Letourneur dans son dernier livre¹, il n'y a pas de création possible sans un minimum de connaissance des avancées scientifiques de l'époque dans laquelle on évolue. Nous étions quelques-uns à partager ce point de vue sans forcément tous nous connaître.

À l'initiative de Stéphanie Reiss, une exposition au Palais de la Découverte qu'elle organisa en 1997, « Entre Art et Science, la Création », fut l'occasion d'une

¹ Livre de Jean Letourneur : « Sculpture et Chaos », Quel héritage, pour quel futur ? Préface de Jean-Pierre Luminet, Éditions Connaissance et Savoirs, 2018.

rencontre importante entre artistes et scientifiques. Depuis cet évènement nous avons tous évolué dans nos chemins personnels, partageant nos expériences de création et de recherche. Aujourd'hui, S. Reiss nous propose une admirable série de photos sur le thème de l'eau. Nous n'en sommes pas surpris connaissant son grand intérêt pour la nature. Déjà, ses poèmes en étaient imprégnés de façon extatique. Mais ici, l'élément « eau » est omniprésent. Bachelard la qualifiait de « substance-Mère ». Comme pour l'Arbre, symbole des symboles, l'eau est l'élément des éléments. Le plus riche, celui qui engendre, englobe et imprègne de sa présence tout être de nature.

Si la « camera obscura », le premier appareil photo des peintres est un instrument de prise de vues, elle est aussi pour le poète, l'espace limité de son « Jardin », lieu de méditation et de métamorphoses. Elle est aussi « mesure, piège à démesure ». Eau dormante et miroir du monde, eau vivante et scintillante, infinies brisures de symétries. Toutes ses méditations sont latentes et présentes avec certitudes dans les photos de S. Reiss comme elles le sont consubstantielles dans ses autres œuvres poétiques et photographiques.

Goethe, savant et poète disait : *« La plus élevée des choses que nous puissions comprendre, c'est que tout ce qui est de l'ordre des faits est déjà théorie. La couleur bleue du ciel nous révèle la loi fondamentale du chromatisme. Ne cherchons rien derrière les phénomènes, ils sont la théorie elle-même »*. Si la théorie a considérablement progressé, la posture et le regard du poète-photographe restent immuables dans sa contemplation méditative de la nature et de l'eau. Stéphanie Reiss, savante et poète à son tour, nous offre la vision d'un miroitement sans cesse renouvelé de l'or de sa source. »

Et Jean-Pierre Luminet, astrophysicien, d'ajouter :

*« Brins de paille ou de lumière tournoyant dans le reflux des marées. Courants
des rivières rieuses, rapides dans les interstices de la vase
qui peu à peu se resserre et durcit.
Victoire de l'eau dont un afflux plus abondant se répand à la surface, à la
façon d'un sexe de femme en triomphe.
Limon onctueux. Le sable et le sel sont ses vêtements funèbres.
Mon œil se complaît dans ces jeux du fluide et du consistant.
Les eaux du ciel mouillent vraiment mais pures, légères, intimement pénétrées
de lumière plus ancienne que le soleil.
Même gonflée de marées ou de lames, jamais
cette eau n'est blanchie d'écume.
Agitée d'une houle prodigieuse, elle se réalise en sa plénitude
quand sa part lourde ne bouge plus. »*

Ce pas de deux Art-Science autour de l'Eau continue de danser sur la musique des mots « Classes d'universalités » du sculpteur Jean Letourneur « Impossible de savoir de quelle planète Stéphanie Reiss est revenue nous parler de la vie. La Terre, Mars, une lune de Jupiter, ou plus loin encore? S'agit-il du fond perdu, fossilisé peut-être, d'un océan encore inhabité mais déjà animé de ces oscillations périodiques annonçant la genèse des formes à venir? De plus amples orbes en reliant déjà deux sommets, comme si le sable avait retenu prisonnière l'arabesque d'une aile encore informulée. Je me souviens d'une conférence de Benoît Mandelbrot, à Orsay, commençant par la photographie d'une sorte de tas de cailloux: grains de sable, moraines ou prodigieux effondrement d'une montagne, personne n'a su en donner l'échelle avant la seconde image, en tout point identique mais animée d'un personnage. Magnifique introduction à la nature fractale de bien des formes

naturelles, qu'elles soient minérales ou vivantes, réunies en un ensemble homogène incluant toutes ses parties sans en exclure aucune, sinon l'intrus venu là pour la démonstration...

Mais ici pas une empreinte pour tuer le mystère, rien de désespérément humain pour enfermer l'image dans une signification unique, le prévisible d'une interprétation définitive et rassurante. Mes racines extrudées ont figé des océans de méthane. Un fleuve s'est ici engouffré verticalement dans un lit de sable inerte d'où émergent des signes indéchiffrables. Là un coup de faucille souleva une gerbe liquide aussitôt évanouie, tandis qu'une onde au grand pas laissait la mer oublier ses remous. Surrections. Des polarités inversées déploient d'infimes frémissements en orbes majestueuses bientôt libérées de toute pesanteur par d'intenses champs magnétiques qui les projetteront dans l'espace. Mais pour l'instant, seule une frange focalise l'attention, amortie par une mise au point soudaine. Il y a bien un observateur, mais il a pris soin de rester à l'extérieur de l'image pour ne pas en rompre le mystère!

À cet effacement du geste du photographe répond celui du sculpteur face aux mêmes énigmes. L'œuvre seule témoigne de la profonde réflexion qui l'a longuement construite. Je n'ai pas de visage et mes mains éphémères bientôt s'effaceront. Mes outils seuls auront laissé leur trace dans le marbre devenu liquide, entre de stériles cordons dunaires. Drapés figés dans les tourbières de la mémoire de formes oubliées, ou labyrinthes dendritiques ramifiés en autant de marches au hasard prêtes à déployer leurs réseaux neuronaux...l'eau pense et voit et vibre selon des harmoniques aux structures fractales, avant de disparaître son œuvre accomplie. Bientôt le vent à son tour ajoutera de semblables hiéroglyphes, enfin révélés depuis le retrait des eaux par le miracle d'un lever de soleil. »

Et oh combien sonnent justes les notes de piano de la pianiste Anne Quéffelec lorsqu'elle prend la plume en guise de clavier « *« Reflets dans l'eau... »* » A l'énoncé de ces trois mots, la pianiste ne voit pas une image, mais l'entend ; les premières harmonies flottantes de la célèbre pièce de Debussy, elle les a dans sa mémoire, dans ses mains. Ainsi débute par ces *Reflets* le cahier des six «*Images*» du compositeur ; tel est bien le titre qu'il a choisi de lui donner. « *L'œil écoute* » selon Claudel, mais l'oreille de Debussy voit. Et combien ses *Reflets* donnent à rêver sur toute l'étendue du clavier, vivants, palpitants, changeants comme des humeurs, des états d'âme... Tantôt rivière, tantôt mer, de quelle eau s'agit-il ? Dans quels paysages nous emmène-t-elle ?

Dans l'enfance, la vie coule de source. L'univers va de soi. Tout est première fois. Ensuite, on fait semblant de s'habituer. Les injonctions matérialistes, la consommation proclamée, les recettes de bonheur obligatoire et formaté, nous égarent. Le temps présent où triomphent le virtuel, l'argent, l'exhibitionnisme généralisé, engage un bras de fer avec l'émerveillement. Le cynisme tient lieu d'intelligence. Tout ravissement est suspect. Le mode d'emploi du monde qui change à une vitesse chaque jour plus vertigineuse envoie promener tous les repères ; y a-t-il place pour l'esprit d'enfance dans ce paysage où si souvent nous ne nous reconnaissons plus ? J'aime les mots de mon père Henri Queffélec, qui a inlassablement célébré la mer dans son œuvre : « *Il n'y aura jamais trop de beauté sur la terre, ou plus exactement : il n'y aura jamais trop d'efforts accomplis par les hommes pour faire sentir la beauté qui s'y trouve répandue.* » Et ce mot même : « *répandue...* », verbe aquatique, me ramène à vos images. A l'émerveillement qu'elles nous offrent et qu'elles attendent de nous, de notre regard à partir du vôtre qui nous invite à la contemplation, au temps long du songe. Signal d'alarme nécessaire.

De récentes observations ont démontré l'existence de l'eau sur Mars, signe de vie activement recherché, sous la forme d'un lac souterrain recouvert d'une épaisse couche de glace. Eau salée liquide, dit-on. L'océan se souvient-il de Mars ? Quel œil pour y déceler des reflets ? Quel Debussy pour les faire vibrer ? Quelle Stéphanie Reiss pour les capter ? Vos images d'eaux terrestres nous font voyager aussi loin que celles de la NASA. Toutes belles d'une beauté différente, elles s'enchantent les unes les autres dans leurs formes et leurs teintes, végétales, animales, irisations, moirures, calligraphie infinie laissée sur le sable par le flot qui se retire. Le tremblé de l'instant est saisi. Votre regard nous fait cadeau de ces trésors éphémères et fluctuants, pépites précieuses témoins de la réalité du monde sensible, nous rappelant qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour percevoir sa surabondante beauté. Oui, c'est ce monde-là aussi que nous habitons.

Il est rare de choisir sans regretter en même temps...Alors je demande à mon enfance de décider devant vos images, jeux de la lumière sur l'eau, clavier liquide. Et je me laisse dériver à partir de ce rouleau écumant blanc, vert, bleu, qui s'avance, se replie, qui va déferler, neigeux, éblouissant. Je m'interroge : quelle heure est-il sur cette image ? Et la marée...montante ? Car nous sommes en Bretagne, et c'est l'Atlantique qui nous éclabousse ici, c'est lui que je vois et veux. Image retentissante qui m'évoque aussi dans sa rondeur puissante, le dos d'un fauve prêt à s'élancer. Va-t-il s'abattre sur le rivage en avalanche, engloutir un nageur ? Le vers de Baudelaire à propos des chats me revient en mémoire : « *Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques* ». Cette charge d'énergie, de sauvagerie, de la vague me terrifiait enfant ; je courais à toutes jambes vers le rivage, incapable de plonger tête la première dans le marbre liquide. Mais dans cette peur, il y avait aussi de l'émerveillement, un mélange de sidération et d'admiration face à l'élément. J'étais partie prenante de ce mystère qui me dépassait.



« *La musique, souvent, me prend comme une mer.* » A la suite de Baudelaire encore, avant d'entrer en scène, de marcher vers le piano, plus bateau que meuble avec sa grande aile ouverte comme une voile, la pianiste a bien la sensation d'un embarquement. Cette fois-ci, elle va plonger dans la vague... Avec Mozart, Schubert, Beethoven, Ravel, elle appareille vers le large, vers un monde où les mots n'ont plus cours. La musique, comme l'eau et le temps, ne se saisit pas. Flux et reflux, elle aussi s'écoule. »

Combien mon oreille se régale lorsque son et sens lui semblent se rejoindre, en assonance signifiante ! Les mots de l'eau : source, cascade, torrent, rivière, fleuve, cataracte, fontaine, ruisseau, lac... les font apparaître dès qu'on les prononce. Je les entends et je vois. Mon préféré est peut-être « *houle* »... ce mot lourd, grave, mystérieux. Et encore, « *ressac* » qui fouette l'oreille même... et ce « *fil de l'eau* », fil d'Ariane qui nous emmènera au large un jour ou l'autre après tant de labyrinthes !

En ce dimanche 18 août 2019, une plaque commémorative sera dévoilée en Islande, à la mémoire de l'Okjökull, premier glacier de l'île à avoir perdu son statut et peu à peu englouti à la suite du réchauffement climatique. A bord du « *petit navire* » d'une très ancienne chanson, il est dit qu'un jour, « *les vivres vinrent à manquer* ». A bord de notre planète Terre, à force d'user et d'abuser de ses ressources, épuiserons-nous à jamais le « vivre » premier, originel, l'eau ? Cessera-t-elle bientôt d'être « *vive* » et « *douce* » pour n'être plus que « *morte* » ? Silence de la neige, staccato de la pluie, ne nous rafraîchirez-vous plus qu'en rêve, en souvenir ? « *Dans le courant d'une onde pure* », cher La Fontaine au nom prédestiné, ne pourrions-nous plus nous désaltérer ?

L'émerveillement est résistance, rappel de notre responsabilité vitale. Peut-être nous faut-il défendre la musique comme l'eau. Les *soleils mouillés* de Baudelaire, les *Jardins sous la pluie* de Debussy, nous réclament d'être sauvegardés. N'ayons pas à les pleurer trop tard. L'eau de notre chagrin ne nous les rendrait pas. »

Et à tous ces hymnes à l'eau, matériau si unique, vivant au gré de sa propre plasticité, j'ajoute en tant qu'humble passeur de la voix de notre source primordiale : « Je suis la source multiple, venue d'ailleurs et glissant dans vos veines. Je passe à travers tous les états, voyageant du solide au gazeux, je me sublime, du liquide des rivières et de tous les océans vers les ciels arrosés des couleurs de vos nuages, je flotte et vous berce de rêves aux allures d'animaux imaginaires. J'apaise toutes vos soifs, et transporte en mes atomes les énergies de la rosée des pleines lunes. Je glisse des glaciers en cascades aux chants lumineux, je rigole aux pieds des collines et m'évapore sous notre astre pour rejoindre l'appel de la voie lactée. Tous les vents, ces grands voyageurs invisibles, rebroussent les vagues de toutes les mers, et posent l'écume en ritournelle inachevée sur les pages de vos plages. Je frôle l'infiniment

grand, parle à l'infiniment petit, je suis le trait d'union des tous les commencements, je suis l'intention de l'univers et réveille les vestiges sauvages blottis en vous. J'obéis avec sagesse à d'autres lois, plus grandes, plus lointaines, plus larges, plus premières. Je vous porte pendant neuf mois et demeure en vos cellules. Votre instinct en héritage ressent les ondes de mon flux sous-terrain et ce sont alors des frissons qui se lèvent le long de vos jambes de sourciers.

Au vif de l'aurore, j'éclabousse le brin d'herbe où s'abreuve la coccinelle. Au plein de l'hiver, j'allume les ombres d'un chant blanc et mes cristaux portent la mémoire poudrée des chants d'étoiles. Au feu du printemps, au creux du silence durci des écorces, je me hisse vers les bourgeons en emblème de tous les renouveaux, j'annonce la levée de dormance d'un cœur battant de sève renaissante. Dans l'excellence du soleil, je suis le blanc, le bleu, le rose, je frétille dans chaque longueur d'ondes de l'arc-en-ciel. Je signe par mon atmosphère le rayon vert à l'heure où le soleil s'endort. Je suis le passeur de vie, et de ma mémoire, sourdent les découvertes ouvrant le champ des possibles, au-delà même des géographies connues de vos savoirs. Je suis le vaisseau de l'émerveillement. J'attise le feu de vos curiosités et vous appelle à chercher l'étendue des secrets du monde. Vous me nommez Miracle, essence primordiale, petite molécule nécessaire, signature de vie extra-terrestre. Vous m'auscultez, m'analysez, me faites danser aux rayons des spectromètres, me disséquez en quarks, leptons et bosons de Higgs, me trouvez de l'antimatière, faites tourner mes particules élémentaires dans la grande ronde du cyclotron, et m'aimez toujours davantage au gré de vos découvertes inattendues. Vous me découvrez glace aux pôles de la lune et osez envisager y siéger avant même de pleurer la fonte des glaces terrestres. Je suis le cycle qui ne finit pas, l'origine, le secret dont la parole ineffable pose ses poèmes sur les lèvres de toutes les merveilles de votre planète.

Écoutez-moi, je suis le chant de vos jours. Ces jours tournoyant en ellipse ininterrompue depuis des milliards d'années au sein des galaxies, là où le temps se fond avec l'espace, où les photons sont les marqueurs des années-lumière, où mon Hydrogène et mon Oxygène sont nés, où vous êtes depuis si peu. Derniers arrivés, vous êtes tout puissants de vos rêves. Vous voulez explorer le grand tout, formuler le mystère. Vos voyages au-delà des limites de la gravité ouvrent des horizons encore sans nom. Et vous m'y emmenez, je vous guide encore sans bruit, avec l'humilité d'un souffle d'ange, la douceur d'un enfant qui dort. Je suis cet enfant, la promesse de tous les matins. Alors dansez avec moi dans cet espace en apesanteur, où le léger devient force première, où j'aborde des formes vous amusant tout d'abord, vous surprenant ensuite, vous interpellant de tant de questions. Je me laisse porter, m'étire, reviens, ondule, lance quelques gouttelettes vers vos yeux éblouis, je suis vivante, vous le voyez, le sentez. Je cherche mon berceau initial, ma rondeur, mon cercle, ma sphère, mon alpha et mon oméga. Je rejoins la forme ultime de toutes les formes parfaites. Je suis cette graine d'azur portée par votre planète bleue. Je suis le reflet de votre sphère de vie, je suis la sphère de vie, je suis la vie, je suis l'eau multiple. Prenez soin de moi, car je suis en vous, je suis vous. Prenez soin de vous car vous êtes la beauté miraculeuse de la vie. »

ICONOGRAPHIE :

Photo 1 - EAU, ouvrage de Stéphanie REISS, Éditions de La Martinière, 2021.

Photo 2 : EAU FIAT LUX, Crédit Photo © Stéphanie REISS

Photo 3 : EAU ALCHIMIQUE, Crédit photo © Stéphanie REISS